

LETTRE
OUVERTE À
DAVID BELLOS

Le jour où j'ai quitté le quai

DANIEL LOAYZA

Paris, 8 mars 2012

Cher David,

Traduire, en ce qui me concerne, c'est avant tout lire et relire, lentement, patiemment, pour essayer de comprendre. C'est donc une excellente façon d'apprendre – une occupation de choix pour un éternel étudiant ou pour quiconque se rêve tel. Mais comment apprendre à traduire, me demande-t-on parfois ? D'abord en traduisant, bien sûr – encore et toujours. Et donc, quand on a la chance de tomber sur un livre comme *Le Poisson et le bananier*, pour peu qu'on soit un traducteur qui s'intéresse à sa pratique, on ne laisse pas passer l'occasion. Je me souviens encore des mots qu'a trouvés Sophie Berlin, ton éditrice chez Flammarion, quand elle m'a téléphoné pour me proposer le projet : « Que dirais-tu de traduire un livre de traducteur sur la traduction ? » Sophie, une vieille amie qui me connaît bien, se doutait certainement que je serais sensible aux liens entre Georges Perec et toi, son biographe et l'auteur des versions anglaises de *53 jours* ou de *La Vie mode d'emploi*, entre autres. Nous avons suffisamment parlé, elle et moi, des acrobaties oulipiennes (conscientes ou non) pratiquées par certains auteurs, et du fil qu'elles donnent parfois à retordre aux admirateurs téméraires qui tentent d'en restituer le brio dans une autre langue. Plus généralement, tout traducteur dispose d'un stock d'anecdotes sur son travail ; à force d'entendre les miennes (toujours les mêmes, je le crains), agrémentées des réflexions qu'elles m'inspiraient, cette chère Sophie a dû finir par se convaincre que « le Bellos », comme elle disait, était « fait pour moi »... Comment résister à une offre aussi flatteuse ?

Car flatterie il y avait. Un rapide coup d'œil sur les épreuves de ton livre a suffi à m'en persuader. À lire ses premiers chapitres, il était (il est toujours !) farci d'exemples, débordant d'analyses, de descriptions, de réflexions nourries de faits, de données de toutes sortes – statistiques, historiques, linguistiques, tirées d'un registre allant de l'invention de l'écriture en Mésopotamie à *Google Translate* en passant par Christophe Colomb et Marco Polo –, le tout débordant d'humour et non pas simplement exposé, mais raconté avec une vivacité et une malice qui ne reculent pas, de temps à autre, devant un certain maniement maïeutique du paradoxe... Ajoutes-y les citations choisies pour leurs qualités formelles, et tu me comprendras sans doute quand je t'avouerai que si j'ai accepté assez vite, c'est précisément parce que je n'avais pas la moindre idée de la façon dont je m'y prendrais pour résoudre les mille et un problèmes (des peaux de banane ?) que ton texte semait sous mes yeux (mes pieds ?) de lecteur intéressé... Mais qu'est-ce exactement qui a fait pencher la balance ? Quelle différence y a-t-il entre la difficulté qui décourage et celle qui donne envie de s'y frotter ? Je me rappelle en tout cas avoir pris ma décision avant même d'avoir achevé la lecture : il y avait bien assez de hameçons dans les premiers chapitres, à commencer par le tout premier.

Tu as une approche très empiriste et rusée de ton sujet. Au lieu de proposer d'abord une définition de la traduction, même approximative, tu invites ton public à se jeter tout de suite à l'eau. Tu cites *in extenso* un petit poème de Marot en version originale sans le faire suivre immédiatement d'une version ou d'une paraphrase. Ton livre commence donc quasiment en langue étrangère : belle audace ! Tu énumères ensuite une demi-douzaine de caractères formels plutôt que sémantiques relevés dans le poème en question par l'un de ses traducteurs, Douglas Hofstadter. Les voici : « (1) 28 vers (2) trisyllabiques (3) à rimes plates (4) identité du premier et du dernier vers (5) au milieu du poème, passage du vouvoiement au tutoiement (6) présence du nom du poète dans le corps du texte ». Là, c'est peut-être au tour du lecteur francophone de se dire, par exemple : « Tiens, je n'avais pas remarqué que Marot passe du "vous" au "tu" au vers 14 ! » Voilà qui est déjà très amusant, et qui rappelle opportunément que tout texte se prête à une telle signalétique. Personnellement, j'aime beaucoup les trois derniers traits. (4) et (5) attirent l'attention sur le début, le milieu et la fin, qui

sont presque toujours des points remarquables d'un parcours textuel, à quelque échelle que ce soit (même les apparentes exceptions offrent l'occasion de faire des observations intéressantes) ; quant à (6), il indique qu'il n'est jamais inutile de s'interroger sur les modes d'inscription de l'auteur dans son propre texte...

Mais passons. Hofstadter avait donc décidé de conduire avec quelques amis une expérience toute simple et toujours instructive : traduire (?) Marot, chacun de son côté, en respectant dans la mesure du possible les six traits que tu cites. Bien entendu, il se soumit à sa propre épreuve, et comme on s'en doute, sa proposition, que tu reproduis, remplit à peu près les conditions qu'il avait lui-même édictées. (Pardonne-moi de te rappeler tout cela, cher David, mais que veux-tu, il s'agit ici d'une lettre ouverte.) Pourquoi un tel exercice de style ? Ni toi ni Hofstadter n'avez pour intention de soutenir la thèse (d'ailleurs manifestement absurde) selon laquelle n'importe quelle suite de vingt-huit vers satisfaisant les conditions ci-dessus constituerait *ipso facto* une traduction du poème. Tout au contraire, les six traits imposés visaient à faciliter le rapprochement entre textes remontant tous à une même source, et cela, afin de mieux faire ressortir leur extrême variabilité *et* leur égale prétention au titre de « traduction » de cette source. Ils jouent donc un peu le rôle des portillons dans un slalom : tout concurrent doit s'imposer de passer par chacun d'entre eux sous peine d'être disqualifié, afin que les courses de tous soient comparables entre elles. Inutile de rappeler explicitement que, tout comme les portillons sont plantés sur une même pente, les six traits retenus ne sont que des conditions supplémentaires s'ajoutant à *la* condition fondamentale, laquelle consiste à restituer la plus grande part possible du sens original – car il faut bien sans doute que toutes les « traductions » concevables, en dépit de leur variabilité de surface, parlent à peu près de la même chose que leur source commune... Mais quelles sont les limites de cet « à peu près », comment et de quel droit baliser un territoire aussi mouvant ? Et d'ailleurs, comment déterminer ce qu'il faut entendre par « sens original », ou que veut-on dire quand on parle de « parler de la même chose » ? Parler d'une autre façon, est-ce encore parler de la même chose ? Renversons par exemple l'approche hofstadterienne : imposons à nos amis de satisfaire à six exigences relatives non pas à la forme, mais au seul contenu du poème, sans fixer de cadre formel à l'exercice. Supposons que l'on obtienne ainsi une série de

paraphrases en prose, reliant selon diverses voies six points des multiples constellations de sens de l'original. Ces paraphrases auraient-elles plus (ou moins) de titres que les versions « formelles » à revendiquer le statut de « traductions » ? Parleraient-elles de « la même chose » ? Davantage : les mots mêmes dont nous usons pour ouvrir de telles enquêtes – des mots comme « origine », « sens », ou « même » – ne contribuent-ils pas précisément à compliquer les problèmes que nous cherchons à résoudre ?

Questions redoutables, formidables même. Tu y réponds tout au long de ton ouvrage. Mais tu te gardes justement de le faire trop vite. Mieux : tu ne prends même pas la peine de comparer le texte de Marot et celui de Hofstadter. Tu te bornes à montrer d'abord deux choses. La première : qu'un certain lien entre l'œuvre d'un poète de la cour de François I^{er} et celle d'un spécialiste de sciences cognitives passionné de logique mathématique (entre autres) peut encore être noué – et que la traduction est précisément un tel lien. La seconde : que la traduction, quoi que l'on entende par là, n'est jamais unique – l'activité du traduire est marquée, nécessairement, du sceau de la pluralité et de la variabilité. (Ni plus ni moins que l'écriture, peut-être ?) Et cette marque, loin d'être une faiblesse ou un vice, est l'une de ses grandes qualités, car elle reflète tout simplement les choix de compréhension ou les priorités de transmission de chaque traducteur et traductrice, choix et priorités qui sont eux-mêmes fonction de leur personnalité singulière, mais aussi de l'époque, du contexte d'emploi du texte produit, du public visé, etc. (Tu vas jusqu'à dire, dans un de tes derniers chapitres, que cette variabilité et cette pluralité sont celles du langage même, l'unité d'avant Babel n'étant qu'un mythe ou un leurre.) La traduction ne se réduit pas à une opération qui « fait passer », transporte ou convoie un sens : comme tu l'as toi-même souligné, elle le tourne et le retourne aussi bien, l'interprète et le reconstruit, le relance et le réactive à travers les pays comme par-delà les siècles. Elle tâtonne parfois ; elle essaie toujours – au sens où Montaigne essayait.

La variation, l'écart, sont constitutifs de la traduction comme ils le sont du langage. Car si je t'ai bien compris, le langage – tu n'abats cette carte maîtresse qu'à l'extrême fin de l'ouvrage – est moins lié aux nécessités de la communication qu'au besoin de se distinguer, de marquer par opposition une irréductible appartenance locale. Et par conséquent, Babel ne peut être qu'un mythe (dont la seule vraie

leçon est peut-être que les toponymes ne se traduisent pas) : ce qui est réellement « originel », ce n'est pas une langue unique mais la pluralité des langues, ou plus exactement l'incessant mouvement de pluralisation de la dimension langagière comme telle – cette pluralisation visant à localiser, à singulariser, à *faire la différence* (mais à la faire, malgré tout, collectivement). À t'en croire, toute langue enracine et déracine aussi bien : arrache à un groupe, inclut dans tel autre (et voilà pourquoi chaque classe d'âge se forge son propre argot). L'essence des langues est de se dialectiser. Une puissance de différenciation est toujours au travail en tout idiome humain, sapant sourdement toute identité stable de quelque étendue, que ce soit dans l'espace ou dans le temps : toute couche synchronique concrète est parcourue de veines diachroniques qui la traversent à différentes profondeurs sans que jamais la nature du terrain langagier ne s'arrête à un état final qu'on puisse dire homogène. Toute langue est historique de part en part, toujours en train de différer imperceptiblement d'avec soi, ou d'avec ce qu'il est convenu d'appeler « soi ». Par exemple le « latin », d'une génération à l'autre, sans qu'on puisse jamais indiquer en quel point exact de leur succession les fils auraient cessé de comprendre le parler de leurs pères. Ou le « français », qui n'est jamais, si l'on y tient, que l'une des formes prises par le « latin » entre les Serments de Strasbourg et le XXI^e siècle...

Bref, s'il fallait à toute force, et *cum grano salis*, choisir un mythe biblique pour s'en faire une bannière, peut-être ta préférence irait-elle à l'Arche de Noé plutôt qu'à la tour de Babel – toute langue étant un vaisseau charriant une collection hétéroclite d'individus très différents, mais appelés à peupler le monde ensemble ; toute langue étant aussi un tel individu, un parmi plusieurs milliers, embarqués depuis toujours pour on ne sait quelle destination ? Nous voilà bien loin, apparemment, de toute théorie ou pratique de la traduction... Mais non, je ne crois pas. Voilà d'ailleurs ce qui m'a tellement plu, cher David, dans ton *Babelfish* (comme nous avons fini par l'appeler familièrement entre nous), indépendamment des thèses, des faits, des statistiques : le voyage que tu m'invitais à faire. Je me souviens à présent (il serait temps !) que Sophie m'en avait parlé ainsi : « Tu verras, c'est comme une promenade, une exploration... – Un voyage ? – Oui, voilà, un grand voyage. » Avant de l'entreprendre, je me suis demandé s'il fallait, à ton exemple, attaquer la version

française par la confrontation à la langue étrangère, et donc, inversant l'ordre de ton livre, citer d'abord la traduction de Hofstadter puis son modèle signé Marot. Cela aurait impliqué de réécrire tout le premier chapitre, ce qui n'aurait pas posé trop de problèmes. On peut toujours tout réécrire... Tu vois ça d'ici : « Voici un petit poème en langue anglaise publié il y a quelque temps par Douglas Hofstadter [ici la citation de *Gentle Gem*. Puis :] L'auteur l'a composé de façon à ce qu'on y retrouve les six caractères suivants [voir plus haut. Poursuivons :] Pourquoi s'être fixé une telle règle ? Pour une raison simple – c'est qu'il s'agit en fait ici d'une version contemporaine d'un texte de Clément Marot comportant ces mêmes traits [vient alors le reste de ta discussion, ainsi que la citation de l'original]. » À la rigueur, j'aurais pu te suggérer de profiter d'un tel remaniement pour anticiper un peu sur l'un des chapitres suivants et faire observer à ton vaillant lecteur qu'à la seule lecture de la version de Hofstadter, jamais il ne se serait douté qu'il ne s'agissait pas d'un poème « original », mais d'une « simple » traduction... Oui, tout cela était envisageable. Après tout, tu m'avais déjà dit que tu reprendrais la version française de ton œuvre, que tu lui ajouterais un prologue spécialement destiné au public français ainsi que d'autres passages qui feraient de cette traduction un original de plus à ranger auprès de ses avatars anglais et américain... Pourtant, comme tu sais, je ne t'ai jamais parlé de cette option. Et comme dirait ton cher Balzac, voici pourquoi : après avoir réfléchi quelques jours là-dessus, je me suis aperçu qu'une telle inversion aurait sans doute l'avantage d'imiter l'audace de ton *incipit*, mais aussi un inconvénient terrible – celui de contourner une difficulté plutôt que de la résoudre. En citant d'abord l'anglais de Hofstadter, puis le français de Marot, je m'épargnais en effet la peine de traduire *Gentle Gem* en respectant à mon tour les six contraintes de départ. Autrement dit, *je ne jouais pas le jeu*. Te faire ça à toi, au traducteur de Perc !... Je ne voyais plus qu'une chose à faire, et je l'ai faite : j'ai traduit le poème, je te l'ai envoyé, j'ai attendu ta réaction...

Je croyais m'être jeté à l'eau. Le soir même, j'avais embarqué.

Amitiés,

D. L.